

Esprits...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 30 août 1934

Mais leurs possesseurs sont les gens les plus éloignés du repos, et les plus proches de la fatigue ; les gens les plus éloignés de la sécurité, et les plus proches de la peur.

Des esprits différents des autres esprits : ils comprennent les choses autrement qu'il ne faudrait les comprendre, les interprètent par le contraire exact de ce par quoi il faudrait les interpréter, et les expliquent par leurs propres contraires et leurs propres négations — car ils ne fonctionnent ni droit, ni équilibré, ni libre, ni laissé à sa propre nature, mais tordu, parce que leurs possesseurs le veulent tordu, et faussé, parce que leurs possesseurs le contraignent à se fausser. Et ils agissent ainsi sur leur propre esprit parce que leurs propres affaires ne peuvent se dérouler sans heurt que si les esprits sont tordus, la logique faussée, la pensée corrompue, et la vie retournée sens dessus dessous, ou dedans dehors, ou sur la tête, ou sur les talons.

Voilà les partisans du gouvernement, dont la vie ne peut se dérouler sans heurt, dont l'existence ne peut s'apaiser, que lorsqu'ils se sentent assurés qu'aucune circonstance imprévue ne surviendra, aucun incident ne se produira, pour troubler le cabinet. Ils se contentent tant que les événements tournent en leur faveur et que les circonstances les assistent ; mais dès l'instant où les événements montrent quelque inclination à s'écarter d'eux, quelque tournure contraire, ils abandonnent la vérité et s'installent dans le fantasme à sa place — car ils sont trop faibles pour affronter la vérité, trop faibles pour en supporter le goût amer, trop faibles pour tenir ferme devant ses circonstances déstabilisantes. Et le fantasme est chose aisée et malléable, capable d'être peint des formes les plus contradictoires, coloré des teintes les plus divergentes — surtout lorsque la raison n'a nulle voix au chapitre, et que seuls les vœux et les espoirs y règnent.

Il apparaît que l'affaire du Haut-Commissaire, son départ, et la délégation du chef du service égyptien au ministère des Affaires étrangères pour agir en ses lieu et place, a eu l'effet le plus profond sur la vie de ces partisans du gouvernement, égarant leur esprit loin de sa juste voie, emplissant leur cœur de crainte et de terreur, et les laissant dans un état de confusion dont ils ne sont pas encore parvenus à se libérer. Car l'homme ne s'était montré ni accommodant ni pacifique durant son séjour

en Égypte. Il n'avait fait que commander et interdire, s'enquérir de ce qui ne le regardait pas, et se mêler d'affaires qui n'étaient pas les siennes — et il exprimait, si rarement que ce fût, des sentiments et des penchants, des doctrines et des opinions, que les partisans du gouvernement n'avaient nulle envie de le voir exprimer. On dit ensuite qu'il projetait de voyager, et qu'il en avait informé le cabinet — ou ne l'en avait pas informé, mais que le cabinet l'apprit plutôt par les nouvelles, en même temps qu'il apprenait qu'un certain homme agirait en ses lieu et place dans ses fonctions, une fois nommé conseiller de sa résidence — un homme appelé M. Kelly. L'homme partit ensuite, et le navire qui l'emportait avait à peine traversé l'étendue de mer entre l'Égypte et l'Italie qu'il apparut que celui qui agirait en ses lieu et place n'était pas, après tout, son nouveau conseiller, mais bien le chef du service égyptien au ministère des Affaires étrangères.

Alors les cœurs se troublèrent, les esprits s'égarèrent, et les partisans du gouvernement se mirent à s'interroger les uns les autres, retournant chaque hypothèse en tous sens, pesant chaque interprétation concevable contre toute autre. Et lorsque commencèrent les propos de circonstances imprévues, le trouble ne fit que s'accroître, l'égarement ne fit que s'intensifier, la confusion ne fit que grandir, jusqu'à ce que ces gens se retrouvassent tâtonnant dans les ténèbres, ne sachant de quel côté se tourner, ni comment comprendre ce qu'on leur avait dit, ni ce qu'on leur voulait.

Dès lors, les propos se multiplièrent, les rumeurs se répandirent, et les propos parmi les partisans du gouvernement devinrent même plus abondants que parmi l'opposition. Les rumeurs, elles aussi, circulèrent plus largement dans les milieux favorables au gouvernement que dans les milieux de l'opposition. C'est que la vie même des partisans du gouvernement, leur jouissance du prestige et de l'autorité dont ils jouissent, leur tranquillité d'esprit quant à ce départ — tout cela dépend de ce qui concerne le Haut-Commissaire, ou entoure le Haut-Commissaire, et de ce qui concerne le ministère des Affaires étrangères à Londres, ou entoure le ministère des Affaires étrangères à Londres.

Le Haut-Commissaire dit une chose au sujet de son suppléant ; le ministère britannique des Affaires étrangères en dit une autre ; et les événements eux-mêmes en dirent une autre encore. Aussi la première question que les partisans du gouvernement auraient dû se poser à eux-mêmes était-elle celle-ci : le Haut-Commissaire savait-il, ou le

Haut-Commissaire ignorait-il, ce que le ministère des Affaires étrangères avait résolu concernant l'envoi de M. Patterson en Égypte ? Cette question est grave. Car si le Haut-Commissaire savait ce qu'avait résolu le ministère des Affaires étrangères, alors le fait qu'il ait dit tout autre chose au cabinet, ou qu'il lui ait dissimulé quoi que ce soit, révèle un danger véritable, et un mystère enveloppé d'une très grande obscurité. Et si le Haut-Commissaire ignorait ce qu'avait résolu le ministère des Affaires étrangères, alors cette ignorance même révèle un danger véritable, et un mystère enveloppé lui aussi d'une grande obscurité — car elle soulève la possibilité que le Haut-Commissaire lui-même puisse être remplacé, et dans le remplacement du Haut-Commissaire résident des dangers et des mystères dont la nature véritable et les conséquences ne sont connues que de ceux qui sont profondément versés en de telles matières.

Et ces gens continuèrent ainsi à s'interroger, et à insister dans leur question, jusqu'à ce que, lassés enfin de toute l'affaire, ils semblent avoir renoncé à toute enquête productive, se soient détournés entièrement du raisonnement droit, et se soient réfugiés plutôt dans les vœux et les espoirs. Et ils se mirent à peser laquelle des deux hypothèses convenait le mieux à leur intérêt immédiat, et convenait le mieux au rang du cabinet parmi le peuple d'Égypte.

Il ne fait aucun doute que, lorsque les gens apprennent que le Haut-Commissaire a dit au cabinet autre chose que ce qu'il savait, ou lui a dissimulé une part de ce qu'il savait, cela constitue une preuve concluante que les choses entre lui et le cabinet ne se déroulaient ni sans heurt, ni régulièrement, ni conformément aux vœux mêmes des partisans du gouvernement. Aussi eût-il été bien préférable que se répandît parmi les gens la nouvelle que le Haut-Commissaire, tout comme le cabinet, ignorait entièrement ce qu'avait résolu le ministère des Affaires étrangères concernant la prise de fonctions de M. Patterson à la résidence du Haut-Commissaire durant l'absence de Sir Miles Lampson. Cela se rapprocherait davantage d'une excuse, et amènerait plus probablement les gens à comprendre bien des choses, dont certaines conviennent fort bien, il se trouve, aux intérêts des partisans du gouvernement.

Aussi la rumeur courut-elle, puis fut-elle publiée dans Al-Muqattam, que le Haut-Commissaire n'avait absolument rien su de l'affaire de son suppléant. Puis la rumeur persista, et Al-Muqattam persista lui aussi, et l'affaire passa d'Al-Muqattam à d'autres journaux fidèles au cabinet et

sympathiques à sa cause. Puis ces gens se mirent à rassembler des preuves que le Haut-Commissaire, tout comme le cabinet, ignorait l'avis du ministère des Affaires étrangères, et ce qu'il avait résolu.

Cette manière de raisonner convient parfaitement à l'esprit des partisans du gouvernement, et à la conduite du cabinet. Car les partisans du gouvernement se sont accoutumés à voir des fonctionnaires, grands et petits, mutés, réaffectés et révoqués sans le moindre avertissement, sans la moindre anticipation de ce que le sort leur réserve. Combien de fonctionnaires égyptiens arrivent chaque matin à leur bureau tranquilles, pour apprendre, à peine installés, qu'ils ont été mutés d'un service à un autre, d'une ville à une autre, d'un bureau à un autre ! Combien de fonctionnaires égyptiens rentrent chaque soir chez eux tranquilles, pour apprendre, en lisant les journaux du soir, qu'ils ont été mutés, ou révoqués, ou frappés de quelque malheur qu'il a plu au cabinet de leur infliger ! Et le Haut-Commissaire est, après tout, un fonctionnaire comme un autre, subordonné à un ministère, avec des supérieurs capables de décider de son sort par mutation ou révocation, sans parler de raccourcir ou d'allonger son congé, sans parler de déléguer tel ou tel pour agir en son lieu et place durant une absence, longue ou courte. Qu'est-ce donc qui pourrait empêcher que le Haut-Commissaire soit muté soudainement, à son insu, exactement comme untel est muté de la direction de tel service au bureau de tel ministre, ou de son poste au Caire à quelque autre poste à Assouan ? Et qu'est-ce donc qui pourrait empêcher que le Haut-Commissaire soit révoqué sans avertissement ni prévision, soudainement, sans interrogation, sans reddition de comptes, sans enquête — tout comme fut révoqué, par exemple, le professeur al-Sanhouri de la Faculté de droit ? Celui-ci est un fonctionnaire, et celui-là est un fonctionnaire ; ceci est un emploi, et cela est un emploi ; ceci est un ministère, et cela est un ministère.

Ainsi le raisonnement des partisans du gouvernement se mit-il en place : ils supposèrent, puis devinrent certains, puis se rassurèrent, puis répandirent la nouvelle, puis insistèrent à la répandre, que le Haut-Commissaire était parti en ignorant totalement qui serait son suppléant, et n'avait absolument rien appris de l'affaire avant de lire les journaux en Italie, ou de lire les télégrammes à bord du navire — exactement comme le professeur al-Sanhouri n'apprit sa révocation qu'en voyant la nouvelle publiée dans Al-Ahram.

Il ne convient pas de faire remarquer à ces partisans du gouvernement qu'il y a là quelque étrangeté, si légère ou si considérable

soit-elle, dans ce raisonnement — que les Anglais ne sont pas des Égyptiens, et que les usages régissant la révocation, le renvoi, la mutation et la délégation au sein du ministère britannique des Affaires étrangères diffèrent entièrement de ces mêmes usages au sein du cabinet égyptien durant cette ère bénie. Il ne convient pas de dire quoi que ce soit de tout cela aux partisans du gouvernement, car ils sont incapables d'en rien comprendre. Pour eux, le Haut-Commissaire est simplement un fonctionnaire, et voilà tout ; le secrétaire britannique aux Affaires étrangères peut le muter, ou le révoquer, ou déléguer qui bon lui semble en ses lieu et place, et voilà tout — exactement comme notre propre ministre des Traditions peut faire de même à l'égard de tel fonctionnaire qu'il lui plaira. Et une fois que vous réalisez que toute cette affaire pourrait, avec un peu plus d'habileté à répandre le message et à gagner du temps, dépasser entièrement ce raisonnement simpliste, vous commencez à pardonner aux partisans du gouvernement les espoirs dont ils se consolent, et les histoires qu'ils répandent parmi les gens. Car qui sait ! Peut-être le congé du Haut-Commissaire a-t-il été prolongé précisément sur la base d'un vœu discret parvenu au ministère britannique des Affaires étrangères de la part de certains milieux préoccupés par les affaires politiques égyptiennes. Et qui sait — peut-être cette prolongation de congé n'est-elle qu'un premier pas, appelé à être suivi d'un second pas, plus explicite encore, et d'effet plus manifeste. Et qui sait — peut-être ceux qui ont œuvré à prolonger ce congé, et qui œuvrent aux pas qui le suivront, sont-ils les mêmes qui ont demandé au ministère des Affaires étrangères d'envoyer M. Patterson pour exercer les fonctions du Haut-Commissaire en Égypte. Si tel est le cas, ce ne sont donc pas seulement les affaires égyptiennes qui relèvent du cabinet égyptien et des partisans égyptiens du gouvernement, mais aussi, à tout le moins, les affaires anglaises à la résidence du Haut-Commissaire.

Ce sont donc des hommes puissants — des hommes qui exercent leur pouvoir non seulement sur le Wafd et les Wafdistes seuls, mais sur les Conservateurs, les Libéraux et les travaillistes en Angleterre même. Ce sont donc les véritables maîtres des affaires, demeurant au pouvoir sans que nul ne le leur dispute, sans que nul ne s'y oppose. Et tant qu'ils détiennent pouvoir sur les affaires mêmes du Haut-Commissaire — prolongeant son congé, déléguant tel homme plutôt que tel autre en ses lieu et place —, alors sans doute détiennent-ils aussi le pouvoir de le muter, ou de le révoquer ; et ils détiennent assurément, sans le moindre doute, le pouvoir de faire au Wafd et aux Wafdistes, à l'Égypte et aux Égyptiens, tout ce qu'il leur plaira. La seule chose qu'ils ne détiennent

pas, c'est la pensée droite — celle-là même qui leur permettrait de gouverner sainement, et de raisonner justement. Mais que peut-on vouloir faire, ou espérer faire, de gens dont l'intelligence s'arrête précisément à ce point, au-delà duquel il n'existe plus d'intelligence ?

Quoi qu'il en soit, la doctrine officielle chez les partisans du gouvernement — la doctrine que tous les Égyptiens sont censés croire — est que le Haut-Commissaire est parti en ignorant totalement ce qu'on lui voulait, à lui, à sa résidence, et à ses affaires en Égypte durant son absence, et que le cabinet égyptien, lui aussi, l'ignorait par simple courtoisie envers le Haut-Commissaire. En réalité, bien sûr, il le savait parfaitement. Et il s'ensuit que tous les Égyptiens sont censés croire que ces propos de circonstances imprévues ne sont que vains bavardages sans fondement, que ces propos de changement ne sont que sottise sans preuve à l'appui, et que tout est calme sur les rives du Nil — sauf le Nil lui-même, qui demeure fort agité. Mais le Nil est chose facile, que le cabinet peut aisément contrôler et maîtriser.

Le cabinet, donc, demeure — calme, en sécurité, jamais à aucun moment plus fort qu'il ne l'est en ce moment même.

Ne vous avais-je pas dit que c'étaient là des esprits remarquables ?